

LE VENDREDI SAINT : CÉLÉBRATION DU MYSTÈRE PASCAL

LE MYSTÈRE PASCAL est le premier « principe directeur » de la réforme liturgique, comme l'a rappelé la lettre du pape Jean-Paul II pour le 25^e anniversaire de la *Constitution sur la liturgie* du concile Vatican II¹. Dans ce texte, le pape invite à garder vive conscience d'une notion qui éclaire toute la vie chrétienne, puisqu'elle en fonde la structure sacramentelle². C'est donc à bon droit que le mystère pascal peut être considéré comme le soubassement doctrinal de la liturgie telle qu'elle a été réformée à la suite du concile Vatican II. À travers une formule remarquable,

Le Frère Patrick PRÉTOT, moine de l'abbaye de La Pierre-qui-Vire, est directeur de l'Institut supérieur de Liturgie. En 2001, il a soutenu une thèse doctorale intitulée L'Adoration de la croix au temps d'Égérie. Essai d'herméneutique d'un rite liturgique (à paraître).

1. JEAN-PAUL II, Lettre apostolique pour le 25^e anniversaire de *Sacrosanctum Concilium* (SC), sur la sainte liturgie, 14 mai 1989, DC n° 1985, 4 juin 1989, p. 518-524, notamment n. 6-7. Pour une vue d'ensemble, voir R. CANTALAMESSA, « Pâques. B. Le mystère pascal dans la liturgie », dans J.-Y. LACOSTE, éd., *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 847-848.

2. *Ibid.*, n. 6.

le pape exprime ce que l'on peut appeler la dimension « existentielle » de cette notion :

Parce que la mort du Christ en croix et sa résurrection constituent le contenu de la vie quotidienne de l'Église et le gage de sa Pâque éternelle, la liturgie a pour première tâche de nous ramener inlassablement sur le chemin pascal ouvert par le Christ, où l'on consent à mourir pour entrer dans la vie³.

En insistant sur la relation entre mystère pascal et vie chrétienne, cette approche du mystère pascal, qui est déjà celle de *Mediator Dei*⁴, ne le réduit pas à une autre manière d'exprimer le mystère de la rédemption. Il en va en effet du contenu de la vie de l'Église, et donc du mystère trinitaire lui-même, car le Christ est la tête de l'Église et l'Esprit l'âme de son souffle. Il en va aussi du lien entre liturgie et vie spirituelle⁵ : car la liturgie vient former le chrétien à suivre le chemin pascal, l'itinéraire par lequel il devient disciple du Christ.

3. JEAN-PAUL II, Lettre pour le 25^e anniversaire de *Sacrosanctum Concilium*, n. 6.

4. Voir PIE XII, Encyclique *Mediator Dei*, (20 novembre 1947), AAS 39, 1947, p. 521 s., ou dans *Documents pontificaux de S. S. Pie XII*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 1961, p. 380-381 : « Afin donc que chaque pécheur soit blanchi dans le sang de l'Agneau, les chrétiens doivent nécessairement associer leur travail à celui du Christ. Si, parlant en général, on peut dire, en effet, que le Christ a réconcilié avec son Père par sa mort sanglante tout le genre humain, il a voulu cependant que pour obtenir les fruits salutaires produits par lui sur la croix tous fussent conduits et amenés à sa croix, par les sacrements principalement et par le sacrifice eucharistique. Dans cette participation actuelle et personnelle, de même que les membres prennent chaque jour une ressemblance plus grande avec leur divin Chef, de même la vie salutaire découlant du Chef est communiquée aux membres, si bien que nous pouvons répéter les paroles de saint Paul : "Je suis attaché à la croix avec le Christ, et ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi" (Ga 2, 19-20). »

5. Voir G. MORIN, *Pour un mouvement liturgique pastoral*, Lyon, Éditions de l'Abeille, coll. « La Clarté Dieu » 13, sans date (1944), p. 4-57, notamment p. 7 s.

Le mystère pascal apparaît donc comme une structure englobante qui façonne la liturgie chrétienne en désignant le « passage » ou encore le « retournement pascal », pour reprendre une belle expression de Patrice de La Tour du Pin⁶. Par conséquent, il s'agit moins d'un concept intellectuel à partir duquel on pourrait juger les expressions de la foi que d'une notion permettant de penser et de vivre la liturgie. C'est aussi une sorte d'« espace », car la meilleure image du « mystère » est encore celle de la maison : on ne peut le connaître qu'en y entrant pour se laisser accueillir⁷, car la connaissance du mystère est intérieure au mystère lui-même⁸. De là découle une redécouverte de l'Eucharistie, puisque « chaque fois qu'est célébré ce sacrifice en mémorial, c'est l'œuvre de notre Rédemption qui s'accomplit⁹ ». Le pape en souligne la signification spécifique dans deux occasions particulières : la messe dominicale et la nuit pascale qui doit retrouver « son *importance unique* dans l'année liturgique, au point d'être vraiment la fête des fêtes¹⁰ ».

Dans cet article, nous voudrions prolonger l'affirmation de Jean-Paul II sur cette place imprenable du dimanche et de la nuit pascale, en manifestant l'importance de la célébration du vendredi saint en tant que célébration du mystère pascal. Le caractère central et absolument unique de la vigile pascale ne peut, en effet, faire oublier que la liturgie a déployé, dans l'ensemble du triduum, la célébration

6. Voir le colloque « Création poétique et mystère pascal », dans *Cahiers Patrice de La Tour du Pin*, 17 (septembre 2001).

7. Voir Jn 2, 13-22 ; AUGUSTIN, *Homélie sur l'évangile de saint Jean*, M.-F. BERROUARD éd., Paris, Desclée de Brouwer, 1969, *Tractatus X*, 9-12, p. 568-581 : « que chaque chrétien soit dévoré par le zèle de la maison de Dieu, de cette maison de Dieu dont il est l'un des membres. Car aucune maison n'est plus véritablement ta maison que celle où tu obtiens le salut éternel » (*Tractatus X*, 9, p. 571).

8. Voir Col 1, 24 - 2, 3 ; Rm 16, 24-25.

9. JEAN-PAUL II, Lettre pour le 25^e anniversaire de *Sacrosanctum Concilium*, n. 6 ; voir la prière sur les offrandes de la messe du soir en mémoire de la Cène du Seigneur.

10. *Ibid.*, n. 6 ; voir la préface des Dimanches, I.

de la Pâque du Seigneur, le passage de la mort à la vie qui opère le salut de toute l'humanité.

La compréhension du mystère pascal risque d'être faussée si l'on isole un des aspects que la liturgie déploie dans la célébration du triduum. En effet, comme l'a rappelé, il y a quelques années, le cardinal G. Danneels, il n'y a pas de « dimanche de Pâques sans vendredi saint, pas de Seigneur ressuscité sans un Jésus crucifié », car « la joie pascale n'est (...) pas une joie à bon marché »¹¹.

L'hypothèse de travail peut donc s'exprimer ainsi : si l'approche du mystère pascal est certes différente selon les célébrations, c'est la totalité de l'unique mystère pascal qui s'exprime à travers l'ensemble du triduum, depuis le jeudi soir jusqu'à la vigile pascale, en passant par le samedi saint. Plus encore, c'est cette notion qui peut éclairer une juste compréhension du vendredi saint et c'est cette interprétation pascale du vendredi saint qui assume certains aspects que le mouvement intégriste estime insuffisamment honorés par la théologie du mystère pascal, notamment la face négative de la Rédemption, qui était exprimée par la théologie de la satisfaction viciaire¹². Dans le cadre de cet article, nous limiterons le propos à la première partie de l'affirmation, en montrant en quoi le déroulement de la célébration du vendredi saint offre au chrétien un chemin d'entrée dans le mystère pascal.

11. Cardinal G. DANNEELS, « Pas de dimanche sans vendredi. Croix, souffrance et sacrifice », Lettre pastorale, Pâques 1992, Bruxelles, Service de Presse de l'archevêché, 1992, p. 3, qui explicite ainsi sa pensée : « Vatican II ainsi que le renouveau biblique et liturgique ont remis au centre le Seigneur ressuscité et la joie de Pâques. Seulement, il semblerait bien que nous en venions aujourd'hui à perdre plus ou moins de vue le vendredi. »

12. FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT PIE X, *Le Problème de la réforme liturgique. La messe de Vatican II et de Paul VI. Étude théologique et liturgique*, Étampes, Éditions Clovis, 2000.

L'actualisation du mystère pascal dans le triduum

Comme l'expriment *les Normes universelles de l'année liturgique*, c'est au cours du triduum que, chaque année et de manière spécifique, l'Église actualise le mystère pascal :

Le Christ a accompli l'œuvre de la rédemption des hommes et de la parfaite glorification de Dieu principalement dans son mystère pascal, par lequel en mourant il a détruit notre mort, et en ressuscitant il a restauré la vie. Aussi le triduum pascal de la Passion et de la Résurrection du Seigneur brille-t-il comme le sommet de l'année liturgique¹³.

Dans sa concision, ce texte, qui reprend l'enseignement de Vatican II exposé au numéro 5 de la *Constitution sur la liturgie*, met parfaitement en lumière la manière dont l'Église, en célébrant le triduum, non seulement « annonce » mais aussi « participe » à l'œuvre de la rédemption. Car le Christ a envoyé ses apôtres non seulement pour qu'ils annoncent le salut et l'entrée dans le Royaume, « mais aussi afin qu'ils exercent cette œuvre de salut qu'ils annonçaient, par le sacrifice et les sacrements autour desquels gravite toute la vie liturgique¹⁴ ». La rédemption n'est donc pas un acte réalisé par le Christ indépendamment de l'Église. Et c'est pourquoi, elle se poursuit dans la vie liturgique¹⁵. Plus encore, fait remar-

13. Normes universelles de l'année liturgique (NUAL), dans *Parole de Dieu et année liturgique*, Chambray-lès-Tours, CLD, 1998, n. 18, p. 86.

14. VATICAN II, SC 6.

15. *Ibid.* n. 7 : « Effectivement, pour l'accomplissement de cette grande œuvre par laquelle Dieu est parfaitement glorifié et les hommes sanctifiés, le Christ s'associe toujours l'Église, son Épouse bien-aimée, qui l'invoque comme son Seigneur et qui passe par lui pour rendre son culte au Père éternel. »

quer le P. Roguet, l'œuvre du salut opérée sur la croix est déjà sacrement :

Ce serait une erreur de croire que l'économie du salut constitue une sorte de réalité historique et prophétique close sur elle-même, ayant existé une fois pour toutes, et à laquelle viendrait s'ajouter comme du dehors et par surcroît une économie sacramentelle instituée positivement pour la représenter et la communiquer. L'économie du salut est intrinsèquement sacramentelle dès sa réalisation historique et unique ¹⁶.

De cette grande vision théologique, la lettre *Paschalis Sollemnitatis* (1988) a tiré les conséquences au plan liturgique :

L'Église célèbre chaque année les plus grands mystères de la Rédemption des hommes depuis le jeudi saint à la messe du soir en mémoire de la Cène du Seigneur jusqu'aux vêpres du dimanche de la résurrection. Ce temps est nommé à juste raison : « Triduum du Christ crucifié, enseveli et ressuscité » ; on l'appelle mieux encore « Triduum pascal » parce qu'en lui est représenté et s'accomplit le mystère de Pâques, c'est-à-dire le passage du Seigneur de ce monde à son Père. En célébrant ce mystère par les signes de la liturgie et les sacramentaux, l'Église s'unit au Christ, son Époux, dans une intime communion ¹⁷.

C'est donc à travers les rites liturgiques que l'Église épouse s'unit à son époux pour participer à l'œuvre de la Rédemption ¹⁸. Parce que la liturgie est « épiphanie de

16. A.-M. ROGUET, « Commentaire de la Constitution sur la liturgie », *LMD* 77, 1964, p. 23 à propos de SC 6, qui renvoie à la contribution fondamentale de Y. DE MONTCHEUIL, « L'unité du sacrifice et du sacrement dans l'Eucharistie », dans *Mélanges théologiques*, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Théologie » 6, 1946, p. 49-70.

17. CONGRÉGATION POUR LE CULTE DIVIN, Lettre circulaire *Paschalis sollemnitatis*, DC n° 1958, 20 mars 1988, p. 301-310, citation n. 38, p. 303.

18. VATICAN II, SC 2.

l'Église¹⁹ », c'est-à-dire qu'en elle se trouve manifestée la Pâque du Christ qui anime la vie de l'Église, le triduum, dans son déroulement liturgique, manifeste cette communion de l'Église au mystère rédempteur²⁰. C'est par des images fortes que Cyrille de Jérusalem exprimait déjà cette idée dans la deuxième Catéchèse mystagogique :

(...) vous avez été conduits par la main à la sainte piscine du divin baptême, comme le Christ de la croix au tombeau qui est devant vous (...) et vous avez été immergés trois fois dans l'eau et puis vous avez émergé, signifiant là aussi symboliquement la sépulture de trois jours du Christ²¹.

La liturgie du vendredi saint avant la restauration de 1956

Durant des siècles, en Occident, l'accent a été mis sur la passion douloureuse, ce qui a laissé des traces dans le langage, comme l'indiquent par exemple l'allemand *Karwoche* (semaine « peineuse »)²². Ainsi Dom Guéranger pouvait-il présenter le temps de la passion :

L'Église consacre les deux dernières semaines du Carême à honorer les souffrances et la mort du Christ ; la Passion de notre divin Sauveur est donc l'objet spécial de cette partie de notre Année liturgique²³.

19. Voir JEAN-PAUL II, Lettre pour le 25^e anniversaire de *Sacrosanctum Concilium*, n. 9.

20. VATICAN II, SC 2.

21. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses mystagogiques*, II, 4, A. PIÉDAGNEL éd., trad. P. PARIS, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 126, 1966, p. 111-113.

22. Voir R. LESAGE, *Le Cérémonial de la semaine sainte*, Paris, Éditions Publiroc, 1932, p. 9 : « La dernière semaine d'un condamné à mort ».

23. Dom P. GUÉRANGER, *L'Année liturgique, La Passion et la semaine sainte*, Paris, Oudin, 1908²¹, Préface, p. v.

Le déplacement progressif de la vigile pascale, de la nuit de Pâques vers le matin du samedi saint²⁴, avait modifié en profondeur le rapport de l'Église au mystère pascal. Alors que « les chrétiens des trois premiers siècles appelaient *pascha* la commémoration annuelle de la passion et de la mort du Christ²⁵ », ce déplacement fit que la journée du jeudi fut comptée dans le *triduum*, qui ne désigna plus, selon la formule augustinienne, le *sacratissimum triduum crucifixi, sepulti, suscitati*, mais le jeudi, le vendredi et le samedi saints, ce qui revenait à centrer le triduum sur la mort du Christ²⁶. Plus encore, « en appropriant le mot *pascha* au dimanche, on risquait de dissocier mort et résurrection, ces deux faces de l'unique mystère sauveur²⁷ ».

Cette focalisation sur le vendredi saint de la célébration latine du triduum se manifestait surtout dans l'environnement rituel qui colorait la perception des célébrations. Il

24. Sur l'anticipation progressive de la vigile pascale, voir J. A. JUNGSMANN, « Die Vorverlegung der Ostervigil seit dem christlichen Altertum », *LJ* 1, 1951, p. 48-54 ; B. FISCHER, « Vom einen Pascha-Triduum zum Doppeltriduum der heutigen Rubriken », in B. FISCHER-J. WAGNER, *Paschatis Sollemnia, Studien zur Osterfeier und Osterfrömmigkeit*, FS A. JUNGSMANN, Fribourg/Br., 1959 ; la tendance à raccourcir la nuit pascale remonterait déjà à l'époque patristique, mais c'est surtout à partir du IX^e siècle que la vigile sera avancée dans l'après-midi, puis au matin, dans le *Missel romain* de 1570.

25. A. CHAVASSE, *L'Église en prière*, 1^{re} éd., 1961, p. 695 ; cependant, « dès le V^e siècle », le mot « tend à désigner le seul dimanche de la résurrection ».

26. Voir AUGUSTIN, *Lettre* 55, 14, 24 cité par R. CANTALAMESSA, *La Pâque dans l'Église ancienne*, Berne, P. Lang, coll. « Traditio christiana » 4, 1980, n. 125, p. 192, qui, pour la tradition grecque, renvoie à ORIGÈNE, *Homélie sur l'Exode*, 5, 2 : « Le premier jour est pour nous celui de la passion du Sauveur ; le second, celui de sa descente aux enfers, et le troisième celui de la résurrection » et au Ps. CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Pâque* 7, 35-36, voir CANTALAMESSA, n. 39 et 76 ; chez les liturgistes, l'expression *triduum pascal* ne semble pas antérieure aux années 30 : voir P. JOUNEL, *L'Église en prière*, Édition nouvelle, t. IV, p. 59, qui renvoie au *Liber Sacramentorum* du cardinal I. SCHUSTER, Bruxelles, Vromant, 1929, p. 19-38.

27. A. CHAVASSE, *L'Église en prière*, 1^{re} éd., 1961, p. 695.

suffit d'évoquer quelques aspects pour saisir l'impact de cette concentration sur la passion. A partir du dimanche de la Passion (dimanche avant les Rameaux), les croix et les statues étaient voilées. L'origine de cet usage, dont l'une des premières mentions se trouve dans l'*Ordo Romanus* 31 (un document franc de la fin du IX^e siècle), est difficile à établir avec précision²⁸. À travers des pratiques variées, il s'agissait avant tout d'ôter les parures de l'église. La croix était directement visée car, à l'époque, elle était souvent en métal précieux et incrustée de pierreries, signifiant ainsi la victoire du Christ par la croix. Certes, le dévoilement progressif de la croix durant la célébration du vendredi saint ajoutait au caractère spectaculaire de la vénération de la croix et pouvait redonner à cette célébration une dimension triomphale, renvoyant à la gloire pascale du Christ mort et ressuscité (voir Ph 2). Mais, en réalité, cette symbolique de *revelatio* triomphale²⁹ avait été largement perdue : l'interprétation courante y voyait plutôt un signe de deuil³⁰ qui orientait les célébrations de la semaine sainte vers le vendredi saint comme sommet³¹.

Les pratiques de jeûne accusaient le caractère pénitentiel d'un moment vécu comme « le suprême effort de la pénitence chrétienne³² ». Le but dernier était de participer

28. Voir G. DUBOIS, « Les voiles des croix et la courtine quadragésimale », *Collectanea Cisterciensia*, 1962, p. 35-51 ; M. ANDRIEU, *Les « Ordines Romani » du haut Moyen Âge*, t. III, coll. « SSL-Études et documents » 24, Louvain, 1951, p. 498 ; *Hebdomada Sancta*, t. II, p. 546-547.

29. *Ibid.*, p. 41 : « si l'on recouvre la croix, c'est pour pouvoir la révéler au grand vendredi, au chant de l'*Ecce lignum...* ».

30. Pour Dom GUÉRANGER, *L'Année liturgique, La Passion et la semaine sainte*, p. 114, elle exprime « l'humiliation inouïe du Fils de Dieu » qui « se cache pour éviter la colère des hommes » ; dans le même sens, p. 15 ; pour P. PARSCH, « l'Église revêt ses voiles de veuve », *Le Guide de l'année liturgique*, Mulhouse, Salvator, 1935, t. II, p. 283.

31. Dom GUÉRANGER, *ibid.*, p. 15 : « Dans l'attente de cette heure terrible, la sainte Église manifeste ses douloureux pressentiments, en voilant par avance l'image de son divin Époux. »

32. *Ibid.*, p. 18.

par la pénitence au drame de la passion dont le salut des pécheurs, par la mort de la croix, est l'axe majeur. L'intensité dramatique était fortement soulignée :

Le ciel de la sainte Église devient de plus en plus sombre ; les teintes sévères qu'il avait revêtues, dans le cours des quatre semaines qui viennent de s'écouler, ne suffisent plus au deuil de l'Épouse. Elle sait que les hommes cherchent l'Époux, et qu'ils ont conspiré sa mort³³...

Enfin, la journée du vendredi saint était polarisée non par l'office de la croix (qui avait lieu au petit matin et auquel le peuple chrétien participait peu), mais par le chemin de croix à 15 h (au moment où les synoptiques situent la mort du Christ), et qui concentrait l'attention sur les souffrances de l'homme Jésus³⁴.

Cette conception du vendredi saint comme centre du triduum a été fortement critiquée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale : sous l'impulsion du mouvement liturgique, un renouveau s'est exprimé par une revalorisation de la nuit pascale, comme *fête des fêtes*, et mémoire joyeuse de la résurrection³⁵. On était très sensible, à l'époque, à l'écart entre liturgie et piété populaire, et au rôle que pouvait prendre la liturgie dans un retour à des conceptions plus saines³⁶. Par un article programmatique,

33. *Ibid.*, p. 17.

34. Voir Mt 27, 45-46 ; Mc 15, 33-34 ; Lc 23, 44 ; sur le chemin de croix, voir F. HYON, *Chemin de croix, chemin pascal*, Mémoire de maîtrise, Institut supérieur de liturgie, Institut catholique de Paris, Paris, 1996.

35. Voir Dom O. CASEL, « Zur Idee der liturgischen Festfeier », *JLW* 3, 1923, p. 93-99, publié en français : « La notion de jour de fête », *LMD* 1, 1945, p. 23-36 ; *Id.*, « Pâques, la fête des fêtes », *LMD* 9, 1947, p. 55-59 ; R. AMIET, *La Veillée pascale dans l'Église latine I. Le rite romain : Histoire et liturgie*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 11, 1999.

36. Voir P. DUPLOYÉ, « Pâque la sainte », *LMD* 6, 1946, p. 12-36, ici p. 16 : « Il serait vain de nier pourtant qu'au plan de la pratique religieuse, de la piété populaire, (...), nos chrétiens ne vivent plus autant que leurs frères de l'Église byzantine du mystère pascal. C'est ici qu'un retour à la liturgie, à la prière de l'Église, devrait prendre tout son sens ».

Pie Duployé contribua puissamment à retrouver le sens plénier de la fête de Pâques de l'Église ancienne :

La pratique actuelle dissocie l'unité profonde du mystère. Elle réserve toute la ferveur des fidèles au matin du dimanche et elle fait de Pâques la fête qui commémore le fait précis de la résurrection du Christ. Or Pâques n'était pas pour les premiers chrétiens la fête de la résurrection prise isolément, mais la fête de la Rédemption opérée par la mort et la résurrection du Christ, la fête de *l'économie*, du plan rédempteur de Dieu sur l'homme³⁷.

C'est donc dans le contexte d'une profonde aspiration à un christianisme de la joie³⁸ que l'Église catholique romaine entreprit une réforme liturgique qui visait à redonner aux célébrations pascales toute leur amplitude et leur signification. Dès 1951, on rendit à la vigile pascale son caractère nocturne³⁹, puis en 1955-1956⁴⁰, on remodela l'ensemble du triduum pascal en vue de le rendre conforme à la liturgie de l'Antiquité⁴¹. Cette restauration a été confir-

37. *Ibid.*, p. 23 ; l'article finit sur le cri de Séraphin de Sarov : « Le Christ est ressuscité, ma joie. »

38. *Ibid.*, p. 13 citant Nietzsche : « il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé » ; voir annexe A p. 31-32, un « texte-repoussoir » de 1860, faisant l'apologie de la tristesse comme caractéristique de la vie religieuse.

39. Décret de la Sacrée Congrégation des rites du 9 février 1951, *Dominicae Resurrectionis vigiliam*, AAS 43, 1951, p. 128-137, dans H. SCHMIDT, *Hebdomada Sancta I*, Rome, Fribourg-en-Brisgau, Barcelone, 1956, p. 211-212 ; *Ordo Sabbati Sancti quando vigilia paschalis instaurata peragitur*, Rome, Typis polyglottis vaticanis, 1951¹, 1952², *Hebdomada Sancta I*, p. 24-26 ; 118-180 ; 214-218.

40. Décret de la Sacrée Congrégation des rites du 16 novembre 1955, *Maxima redemptionis nostrae mysteria*, AAS 47, 1955, p. 838-847, *Hebdomada Sancta I*, p. 222-225 ; *Ordo Hebdomadae sanctae instauratus*, Rome, Typis polyglottis vaticanis, 1956, *Hebdomada Sancta I*, p. 3, 8, 10, 12, 14, 20, 25-27, 30-67, 69-70, 74, 77-181, 184-207, 222-232.

41. Voir Dom O. CASEL, *La Fête de Pâques dans l'Église des Pères*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lex orandi » 37, 1963 (étude publiée en allemand sous le titre « Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier », dans *JLW* 14, 1934, p. 197-224) ; L. BOUYER, *Le Mystère pascal*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Lex orandi » 4, 1945¹, 1957⁵.

mée par la réforme de Vatican II ⁴², et la célébration du triduum pascal est désormais perçue bien différemment même si certains aspects de l'ancienne figure demeurent présents, notamment dans certains pays ⁴³. La caractéristique essentielle de la figure actuelle tient peut-être d'abord au fait que c'est bien la nuit pascale qui occupe la place majeure. Mais la mémoire inconsciente de la situation d'avant la réforme fait que le vendredi saint apparaît parfois comme un moment négatif entre deux célébrations festives, celle du soir du jeudi saint et celle de la nuit pascale.

Une figure « exemplaire » : la liturgie du vendredi saint à Jérusalem au IV^e siècle

Le dossier historique de la célébration du vendredi saint a été l'objet d'investigations approfondies pour préparer la réforme de 1956 ⁴⁴. Si le débat sur la question de la com-

42. Voir *Missel romain*, 1975², p. 213-227 ; outre le retour au titre ancien *In Passione Domini* (alors que l'*Ordo* de 1956 lui donnait le titre *In Passione et Morte Domini*), les changements apportés par l'*Ordo* de 1970 portent essentiellement sur les lectures ; la *tertia typica* du *Missel romain* (2002) n'apporte pas de changement.

43. On peut penser à certaines célébrations en Espagne (Séville, Grenade), en Sicile ou en Amérique latine.

44. Voir notamment H. A. P. SCHMIDT, *Hebdomada Sancta*, 2 vol., Rome, Fribourg, Barcelone, Herder, 1956-1957 ; Dom B. CAPELLE « Le vendredi saint », *LMD* 37, 1954, p. 93-120 ; ID., « L'office du vendredi saint », *LMD* 41, 1955, p. 73-83 ; P. JOUNEL, « Le vendredi saint. 2. La tradition de l'Église », *LMD* 67, 1961, p. 199-212 ; pour les travaux plus récents : S. JANERAS, *Le Vendredi saint dans la tradition liturgique byzantine, Structure et histoire de ses offices*, Rome, « Studia Anselmiana » 99, 1988 ; A. CATELLA, « La celebrazione del Venerdì Santo, Riflessioni dalla storia », in A. CATELLA, G. REMONDI (ed.), *Celebrare l'unità del Triduo Pasquale, 2. Venerdì santo : la luce del Trafitto e il perdono del Messia*, Turin, Editrice Elle di Ci, « Quaderni di Rivista Liturgica », NS 9/2, 1995, p. 15-42 ; A. G. KOLLAMPARAMPIL (ed.), *Hebdomadae sanctae celebratio*, Rome, CLV, 1997 ; P. PRÉTOT, *L'Adoration de la Croix au temps d'Égérie, Essai d'herméneutique d'un rite liturgique*, Thèse présentée pour l'obtention

munion a été alors assez vif⁴⁵, l'ensemble des liturgistes était globalement d'accord sur la figure de la célébration et notamment sur le caractère central de l'adoration de la croix. Parmi les motifs qui soutenaient cet accord, les liturgistes étaient impressionnés par le caractère vénérable de cette liturgie⁴⁶, en particulier le rite de l'adoration de la croix, qui est attesté, à la fin du IV^e siècle, par le célèbre récit d'Égérie au chapitre 37 de *l'Itinerarium* :

On place alors un siège pour l'évêque au Golgotha, derrière la Croix, où il se tient à ce moment-là. L'évêque s'assied sur ce siège et l'on dispose devant lui une table couverte d'une nappe. Autour de la table, les diacres se tiennent debout. On apporte le coffret d'argent doré qui contient le saint bois de la croix, on l'ouvre, on l'expose, on place sur la table et le bois de la croix et l'écriteau. Quand on les a placés sur la table, l'évêque, assis, appuie de ses mains sur les extrémités du bois sacré, et les diacres, debout tout autour, surveillent. (...) Il est d'usage que tout le peuple, tant fidèles que catéchumènes, s'approche un à un, se penche sur la table, baise le bois sacré et passe. (...) Tout le peuple défile donc un à un. Chacun s'incline, touche du front, puis des yeux, la croix et l'écriteau, baise la croix et passe, mais personne n'étend la main pour toucher (...) ⁴⁷.

du doctorat conjoint en histoire des religions et anthropologie religieuse (Université Paris-IV-Sorbonne) et en théologie (Institut catholique de Paris), juin 2001 (publication en préparation).

45. Dom B. CAPELLE, « Le vendredi saint et la communion des fidèles », *NRT* 76, 1954, p. 142-154 ; « La messe vespérale in *Coena Domini* et le vendredi saint », *EphLit* 69, 1955, p. 227-235 ; J.-A. JUNGSMANN, « Die Kommunion am Karfreitag », *ZKT* 75, 1953, p. 465-470 ; H. VANDERHOVEN, « La communion des fidèles le vendredi saint ? », *ParLit* 37, 1955, p. 79-84.

46. F. ANTONELLI, « Importance et caractère pastoral de la réforme liturgique de la semaine sainte », *Osservatore Romano*, 27 novembre 1955, trad. fcse, *DC* n° 1214, 1955, p. 1546-1549 ; voir P. JOUNEL, « Le nouvel ordo de la semaine sainte », *LMD* 45, 1956, p. 32.

47. ÉGÉRIE, *Journal*, P. MARAVAL éd., Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 296, 1982, ch. 37, 1-3, p. 284-287.

Il apparaissait alors évident qu'il y avait continuité entre le rite décrit par Égérie et la liturgie romaine telle qu'elle s'était maintenue dans les livres liturgiques⁴⁸. On peut cependant souligner que la cérémonie hiérosolymitaine avait lieu au matin du vendredi saint, de la deuxième à la sixième heure⁴⁹, qu'elle entraînait dans le cadre de la « liturgie stationnelle⁵⁰ », et surtout qu'elle concernait la relique de la vraie croix dont l'invention semble avoir été provoquée par la visite de sainte Hélène, la mère de Constantin, vers la fin du premier tiers du IV^e siècle⁵¹. L'adoration de la croix était précédée d'une longue nuit de veille qui s'achevait par une procession jusqu'au Golgotha, et elle était suivie d'une double synaxe, la première de la sixième à la neuvième heure, et la seconde, immédiatement après, vers la neuvième heure.

48. Voir L. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, 1^{re} éd., Paris, Ernest Thorin, 1889, p. 238 ; Dom F. CABROL, *Les Origines liturgiques*, Paris, 1906, p. 48.

49. ÉGÉRIE, *Journal*, 36, 5, SC 296, p. 283-285.

50. Le terme « station » correspond à la fois à un lieu et à un acte dans un ensemble liturgique où déplacements et processions occupent une place essentielle : Voir J. F. BALDOVIN, *The Urban Character of Christian Worship. The Origins, Development and Meaning of Stational Liturgy*, Rome, Pont. Instit. Stud. Orientalium, coll. « OCA » 228, 1987.

51. Voir J. W. DRIJVERS, *Helena Augusta. The Mother of Constantine the Great and her Finding of the True Cross*, Leyde, Brill, 1992 ; ID., « The Protonike Legend and the *Doctrina Addai* », « *Studia Patristica* », vol. XXXIII, Louvain, 1996, p. 517-523 ; ID., *The Finding of the True Cross*, Louvain, CSCO 565, 1997 ; S. BERGEHAMMAR, *How the Holy Cross was found*, Stockholm, Almqvist & Wiksell International, « *Bibliotheca Theologiae Practicae* » 47, 1991 ; S. HEID, « Der Ursprung der Helenallegende im Pilgerbetrieb Jerusalems », *JbAC* 32, 1989, p. 42-71 ; ID., « Zur frühen Protonike- und Kyriakoslegende », *AB* 109, 1991, p. 73-108 ; A. FROLOW, *La Relique de la vraie croix. Recherche sur le développement d'un culte*, Paris, Institut français d'études byzantines, coll. « AOC » 7, 1961.

Une journée liturgique unifiée

La vigile dans la nuit du jeudi au vendredi commençait par un grand office sur le mont des Oliviers, à « l'église où se trouve la grotte dans laquelle ce même jour se tint le Seigneur avec ses disciples ⁵² », et qui durait « jusqu'à la cinquième heure de la nuit environ » :

On dit continuellement des hymnes et des antiennes appropriées au jour et au lieu, ainsi que des lectures ; on intercale des prières ; on lit aussi, tirés de l'évangile, ces passages où le Seigneur, ce même jour, entretint ses disciples, assis dans la grotte même qui est dans cette église (c'est-à-dire le discours après la Cène tel qu'il nous est rapporté par saint Jean) ⁵³.

Elle était suivie, après une station à « l'endroit d'où le Seigneur est monté aux cieux ⁵⁴ », d'une procession à la lumière des flambeaux qui commençait « quand les coqs

52. ÉGÉRIE, *Journal*, 35, 2-3, SC 296, p. 281 ; voir A. RENOUX, *Le Codex arménien Jérusalem 121. Édition comparée du texte et de deux autres manuscrits*, Turnhout, Brepols, P.O. XXXVI, 2, n. 168, 1971 (= A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168), XXXIX *ter*, p. 269-273 ; p. 268, note 1 ; voir également A. RENOUX, *Le Codex arménien Jérusalem 121, Introduction : aux origines de la liturgie hiérosolymitaine, lumières nouvelles*, Turnhout, Brepols, P.O. XXXV, 1, n. 163, 1969.

53. ÉGÉRIE, *Journal*, 35, 3, SC 296, p. 281 ; A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XXXIX *ter*, p. 269-273 ; composé de 5 *gobala* de 3 psaumes, suivis chacun d'une prière « avec agenouillement », cet office a été reconstitué par A. Renoux : 1^{er} *gobala* : Ps 2, 3, et 4 ; 2^e : Ps 40, 41 et 42 ; 3^e : Ps 58, 59 et 60 ; 4^e : Ps 78, 79 et 80 ; 5^e : Ps 108, 109 et 110. ; « au milieu de la nuit », après la psalmodie, on lit Jn 13, 16 à Jn 18, 1 (ms JE) ou Jn 13, 31 à Jn 18, 1 (ms P).

54. *Ibid.* 35, 4, SC 296, p. 281 ; A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XL, p. 273-275 ; il s'agit de l'Imbomon, que le *Lectionnaire arménien* désigne par « au sommet du mont » ou « la Colline ».

commencent à chanter⁵⁵ ». Sur le parcours, on s'arrêtait d'abord « à l'endroit même où pria le Seigneur » pour lire « le passage de l'évangile où il dit à ses disciples : "Veillez pour ne pas entrer en tentation"⁵⁶ », puis « à Gethsémani » pour y lire « ce passage de l'Évangile où le Seigneur est arrêté⁵⁷ ». La procession se dirigeait alors vers le Golgotha pour y entendre le récit de la comparution devant Pilate (Jn 18, 28-19, 16a)⁵⁸.

La procession s'achève donc au Golgotha, c'est-à-dire sur les lieux où s'étaient déroulés les événements que l'on commémorait, et vise à mettre les pas des fidèles dans ceux de Jésus. La vigile qui précède se présente de son côté comme un long entretien avec Jésus lui-même, à travers la prière des psaumes et le discours après la Cène. C'est dans l'écoute des dernières paroles de Jésus que l'assemblée se prépare à le suivre jusqu'au Golgotha. Les stations qui ponctuent la procession renforcent le processus de mémoire, mais c'est bien vers le Golgotha, et plus précisément devant la Croix, que la procession se dirige. L'adoration de la Croix s'inscrit ainsi dans le prolongement de la veillée nocturne. Égérie ne donne pas d'autres précisions liturgiques, mais la disposition des lieux permet de penser que le rite était une démarche personnelle sans autre déploiement cérémoniel⁵⁹.

Après l'adoration de la Croix, Égérie décrit une longue synaxe qui se déroulait dans l'atrium devant la Croix, à partir de la sixième heure⁶⁰ :

55. ÉGÉRIE, *Journal*, 36, 1-3, SC 296, p. 281-283 ; « vers la sixième heure de la nuit ».

56. *Ibid.*, 36, 1, SC 296, p. 281.

57. *Ibid.*, 36, 2-3, SC 296, p. 281-283.

58. ÉGÉRIE, *Journal*, 36, 4, SC 296, p. 283 ; A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XLII bis, (ms J), p. 281.

59. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 3, SC 296, p. 287 : « à la sixième heure, tout le peuple défile, entrant par une porte, sortant par une autre, car cela a lieu à l'endroit où, la veille, le jeudi, on a fait l'oblation » ; la relique de la croix n'était pas la seule relique proposée à la dévotion des fidèles : on vénérât aussi l'anneau de Salomon et l'ampoule de l'onction des rois.

60. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 4-5, SC 296, p. 287.

On ne cesse de lire des lectures et de dire des hymnes, pour montrer à tout le peuple que ce que les prophètes ont prédit au sujet de la passion du Seigneur s'est réalisé, comme le montrent les Évangiles ainsi que les écrits des Apôtres ⁶¹.

Le *Lectionnaire arménien* confirme cette ordonnance ⁶² : l'office dure environ trois heures et suscite une intense émotion ⁶³. Il se déroule selon une structure répétée huit fois pour manifester l'accomplissement des prophéties : psaume, lecture de l'Ancien Testament, lecture du Nouveau Testament, prière avec agenouillement ⁶⁴. Dans les quatre dernières séquences, la lecture d'un récit de la passion précède la prière ⁶⁵.

L'office, plus court, de la neuvième heure, célébré au Martyrium, est centré sur l'ensevelissement du Christ ⁶⁶. L'articulation entre les deux offices (6^e et 9^e heure) est assurée par le récit de la mort du Christ dans l'Évangile de

61. *Ibid.*, 37, 6, p. 289.

62. A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XLIII (ms J), p. 281-293.

63. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 4-5, SC 296, p. 289 : « À chaque lecture ou prière, c'est une telle émotion et de tels gémissements de tout le peuple que c'en est extraordinaire. »

64. Voir A. RENOUX, *Introduction*, P.O. XXXV, 1, n. 163, ch. x, « Lectures du vendredi saint » p. 149-155 : I.- Ps 34 ; Za 11, 11-14 ; Ga 6, 14-18 ; prière ; II.-Ps 37 ; Es 3, 9b-15 ; Ph 2, 5-11 ; prière ; III.-Ps 40 ; Es 50, 4-9a ; Rm 5, 6-11 ; prière ; IV.-Ps 21 ; Am 8, 9-12 ; 1 Co 1, 18-31 ; prière ; V.-Ps 30 ; Es 52, 13-53, 12 ; He 2, 11-18 ; Mt 27, 1-56 ; prière ; VI.-Ps 68 ; Es 63, 1-6 ; He 9, 11-28 ; Mc 15, 1-41 ; prière ; VII.-Ps 87 ; Jr 11, 18-20 ; He 10, 19-31 ; Lc 22, 66 - 23, 49 ; prière ; VIII.-Ps 101 ; Za 14, 5c-11 ; 1 Tm 6, 13-16 ; Jn 19, 16b-37 ; prière.

65. Voir *Ibid.*, p. 155 : A. Renoux montre qu'au début du v^e siècle, « le lectionnaire hiérosolymitain "s'historicise" de plus en plus : la *lectio continua* des quatre évangiles y fait place à un choix de textes réalisant une seule histoire des derniers événements de la vie du Seigneur, rappelés au moment même où ils se produisirent ».

66. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 7-8, SC 296, p. 289 ; voir A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XLIII bis (ms J), p. 293.

Jean⁶⁷, et souligne la concordance entre l'horaire de la liturgie et celui de la passion. Ce deuxième office s'achève par une station à l'Anastasis, le lieu de l'ensevelissement du Christ où « on lit ce passage de l'évangile où Joseph demande à Pilate le corps du Seigneur et le place dans un sépulcre neuf⁶⁸ ».

La liturgie antique de la ville sainte témoigne d'un jour liturgique unifié : c'est en réalité un seul acte de culte qui se déroule sur presque vingt-quatre heures et la veillée nocturne signifie bien ce qui est en jeu : il est impossible de dormir pendant que le Christ accomplit sa Pâque. Car c'est la mémoire de tout le mystère pascal, non seulement la mort, mais aussi et déjà, la résurrection qui est annoncée dans les lectures de ce jour. Leur abondance, et surtout la relation de nature typologique entre l'Ancien et le Nouveau Testament, affirment que la passion n'est pas le fruit d'un hasard malheureux ou même uniquement l'œuvre de la malignité humaine mais, avant tout, la réalisation des promesses de Dieu envers son peuple. La liturgie est le lieu qui permet de vivre la Pâque avec le Christ, comme célébration de l'accomplissement des Écritures. Il faut donc penser que cette journée est un acte unique qui commence par la liturgie vespérale du jeudi soir décrite ainsi par Égérie :

Le jeudi, (...). À la huitième heure, (...) tout le peuple se réunit au Martyrium, (...) on fait ce jour-là l'oblation (*fit ipsa die oblatio*) (...). Quand on a fait le renvoi du Martyrium, on vient derrière la Croix ; on dit là une hymne seulement, on fait une prière, l'évêque y offre l'oblation et tous communient (*et offeret episcopus ibi oblationem et communicant omnes*)⁶⁹.

67. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 7, SC 296, p. 289.

68. ÉGÉRIE, *Journal*, 37, 8, SC 296, p. 289 ; voir A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XLIII bis (ms JE) p. 295 ; il comporte deux lectures de l'Ancien Testament (Jr 11, 18 - 12, 8 ; Is 53, 1-12) et le psaume 21.

69. ÉGÉRIE, *Journal*, 35, 1-2, SC 296, p. 279, qui précise « qu'à l'exception de ce seul jour, jamais de toute l'année on n'offre le sacrifice derrière la Croix ».

On peut souligner le caractère extraordinaire – surtout à cette époque – d'un *ordo* qui comporte deux célébrations eucharistiques successives⁷⁰. C'est donc par la célébration eucharistique – et la communion – que commence cette grande liturgie continue qui ne s'arrêtera qu'au soir du vendredi saint après avoir fait mémoire de l'ensevelissement du Christ.

L'adoration de la croix : un geste de communion au mystère pascal

La pèlerine décrit de manière détaillée le rite de l'adoration de la Croix, mais sans le qualifier⁷¹ : c'est une cérémonie où chaque pèlerin vénère la relique en s'inclinant devant elle et en lui donnant un baiser, mais sans la toucher avec les mains. Il est intéressant de rapprocher ces indications de celles données par Cyrille de Jérusalem à propos de la communion au sang du Christ dans la cin-

70. Sur cette double célébration eucharistique du jeudi saint, voir S. JANERAS, « La settimana santa nell'antica liturgia di Gerusalemme », dans A. G. KOLLAMPARAMPIL (éd.), *Hebdomadae sanctae celebratio*, p. 32-33 : « si tratta di una seconda celebrazione nello stesso pomeriggio : essa pone in rilievo l'unità di sacrificio tra la Croce e l'eucaristia » ; P. BRADSHAW, « Perspectives historiques sur l'utilisation de la Bible dans la liturgie », *LMD* 189, 1992, p. 100 ; Th. J. TALLEY, *Les Origines de l'année liturgique*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Liturgie » 1, 1990, p. 63-64 : « La raison de cette seconde oblation demeure un mystère » (p. 63) et « Cette seconde célébration au Calvaire ne pourrait-elle pas représenter de quelque façon (même confusément) une concession aux pèlerins venant de la tradition johannique et qui associaient la mort du Seigneur avec l'immolation des agneaux ? » (p. 64) ; à noter que c'est à propos de la deuxième célébration qu'Égérie précise que « tous communient ».

71. Le *Lectionnaire arménien* le présente très sobrement en utilisant le vocabulaire de l'« adoration » : « ceux qui sont assemblés adorent », « on fait l'adoration » : A. RENOUX, *Édition comparée*, P.O. XXXVI, 2, n. 168, XLIII, p. 281 ; selon A. Renoux, le terme arménien « *erkrpagut'iwn* » traduit ici par « adoration » renvoie au terme grec *proskunèsis*.

quième catéchèse mystagogique⁷². Le geste des pèlerins devant la relique de la Croix emprunte donc un schéma similaire à celui de la communion eucharistique⁷³, et qui était aussi, semble-t-il, celui de la vénération des reliques des martyrs comme l'indique Jean Chrysostome⁷⁴.

Par ailleurs, l'adoration de la Croix et la procession occupent une position centrale dans la journée : les deux actions de ce jour singulier assurent l'entrée dans le mystère de Pâques à travers l'expérience corporelle. Elles médiatisent la communion au mystère pascal, notamment la symbolique de la prosternation devant la Croix qui exprime l'attitude spirituelle requise par l'hymne aux Philippiens⁷⁵.

L'adoration de la Croix est donc un geste spécifique qu'il serait erroné d'interpréter comme la christianisa-

72. CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Catéchèses mystagogiques*, V, 22, SC 126, p. 173 : « Ensuite, après avoir communié au corps du Christ, approche-toi du calice de son sang. N'étends pas les mains, mais incliné (*kuptôn*), et dans un geste d'adoration (*tropôi proskunèseôs*) et de respect, disant « Amen », sanctifie-toi en prenant aussi du sang du Christ. Et tandis que tes lèvres sont encore humides, effleure-les de tes mains, et sanctifie tes yeux, ton front et tes autres sens » ; voir *Cat.* V, 21, p. 171.

73. Voir les indications similaires de JEAN CHRYSOSTOME, *Ecloga quod non indigne accedendum sit ad divina mysteria*, Hom. 47, PG 63, 898, cité par A. PIÉDAGNEL, SC 126, p. 173, note 2, et chez THÉODORE DE MOPSUESTE, *Homélie catéchétiques*, trad. M. DEBIÉ, G. COUTURIER et T. MATURA, Paris, Migne, coll. « Les Pères dans la foi » 62-63, 1996, homélie 16, 27, p. 281.

74. JEAN CHRYSOSTOME, *Catéchèse VII*, 3 dans *Huit catéchèses baptismales inédites*, éd. A. WENGER, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 50, 1957, p. 230.

75. « Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus (...) S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 5-11).

tion des pratiques cultuelles de l'Antiquité envers les dieux ou les symboles impériaux. La Parole proclamée, celle du salut réalisé dans la Pâque du Christ, ne pourrait prendre corps et devenir source de vie sans que le croyant puisse faire dans son corps l'expérience de la passion : « En ce moment je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église » (Col 1, 24) ⁷⁶.

En résumé, la liturgie du vendredi saint, inaugurée par l'Eucharistie du jeudi soir (le jour liturgique festif commence la veille au soir), est tout entière construite en vue de permettre au fidèle de communier à la passion de son Seigneur, non seulement par l'écoute des Écritures, mais aussi la célébration de l'Eucharistie et la communion, le jeûne, la veille et les rites, chacune des médiations liturgiques renvoyant à l'ensemble du mystère célébré. Mais cette communion à la passion n'est pas close sur la mémoire des souffrances de Jésus : celles-ci sont celles du Messie annoncé par les prophètes. Et la croix, l'instrument du supplice, est devenue le trophée de la victoire, comme l'exprime Cyrille de Jérusalem ⁷⁷. Cette conception de la croix comme signe de victoire rejoint et surtout résulte d'un ensemble de faits historiques, de phénomènes extraordinaires (comme des apparitions de la croix dans le ciel) qui ont forgé les convictions politico-religieuses du IV^e siècle : la croix était devenue le signe salutaire par excellence ⁷⁸. C'est donc bien la totalité du mystère pascal que la liturgie hiérosolymitaine célébrait en ce jour.

76. Voir aussi Ph 1, 20-21 ; 2 Co 4, 10 ; ceci est mis en relief par Égérie, qui note la fatigue provoquée par la liturgie : ÉGÉRIE, *Journal*, 36, 2, SC 296, p. 281 ; 37, 9, p. 289.

77. Voir par exemple CYRILLE DE JÉRUSALEM, *Cat.* XIII, 40-41, PG 33, 820-821, trad. J. BOUVET, Namur, Éditions du Soleil Levant, 1962, p. 294-295.

78. Ce dossier complexe touche l'ensemble de l'histoire du IV^e siècle : il concerne la victoire du Pont Milvius (312) attribué à un signe mystérieux qui sera identifié à la croix (voir SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, I, 3, 1-3, éd. B. GRILLET, G. SABBAH, A. J. FESTUGIÈRE,

La liturgie du vendredi saint dans le Missel romain de 1970

L'office actuel du vendredi saint, qui est appelé « Célébration de la Passion du Seigneur », a lieu en principe « vers trois heures à moins qu'une raison pastorale ne fasse choisir une heure plus tardive ⁷⁹ ». Le déroulement en a été précisé par la lettre *Paschalis sollemnitatis* ⁸⁰. Ce texte rappelle l'importance de cet office, dont l'ordonnance comportant une liturgie de la Parole, la vénération de la Croix, et la communion eucharistique, « sera observée religieusement et fidèlement ⁸¹ ». L'ordre de la célébration et le caractère central de la vénération de la croix sont donc considérés comme essentiels ⁸².

La synaxe commence en silence par une grande prosternation suivie d'une oraison. Ensuite la liturgie de la parole comporte deux lectures (Is 52, 13 - 53, 12 ; He 4, 4-16 ; 5, 7-9) et la proclamation de la Passion selon saint Jean. Elle s'achève après l'homélie par la prière universelle. La vénération de la croix est suivie d'un rite simple de communion qui commence par la récitation du *Notre Père*. La communion est distribuée à partir de la réserve

Paris, Éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes » 306, 1983, p. 123-125), la mise en place du monogramme constantinien, la conversion de Constantin, les apparitions de la croix dans le ciel de Jérusalem (351), l'échec des entreprises de l'empereur Julien, jusqu'à l'édit de Théodose (392) faisant du christianisme la seule religion de l'empire ; voir J. GAGÉ, « Σταυρὸς νικοποιοῦς. La victoire impériale dans l'empire chrétien », *RHPR* 13, 1933, p. 370-400 ; H. I. MARROU, « Autour du monogramme constantinien », dans *Mélanges Étienne Gilson*, Paris, Vrin, 1959, p. 404-414 ; M. VAN ESBROECK, « La portée politico-religieuse des visions pour la conversion des peuples », *Revue de l'ICP* 53, 1995, p. 87-104.

79. *Missel romain*, n. 3, p. 213.

80. Lettre *Paschalis sollemnitatis*, trad. fçse, DC n° 1958, 1988, p. 300-310.

81. *Ibid.*, n. 64, p. 306.

82. *Missel romain*, p. 213-227.

conservée la veille au soir lors de la « messe en mémoire de la Cène du Seigneur ».

Loin d'être centré sur la mort du Christ, le formulaire valorise la dimension pascalle, c'est-à-dire ne sépare jamais les deux faces du mystère : car, s'il s'agit bien de se souvenir de la mort du Christ, c'est parce que nous croyons en sa résurrection. Les textes liturgiques de l'adoration de la croix, et la symbolique même du geste désignent parfaitement cette dimension pascalle :

Ta croix Seigneur, nous la vénérons, et ta sainte résurrection, nous la chantons : C'est par le bois de la croix que la joie est venue sur le monde ⁸³.

Deux aspects méritent d'être relevés. D'une part, il est précisé que « le prêtre et les autres ministres sacrés, revêtus des vêtements de la messe, qui sont de couleur rouge, s'avancent vers l'autel et, après l'avoir salué, ils se prosternent ou se mettent à genoux. Tous prient en silence pendant quelque temps ⁸⁴ ». Cette grande prostration silencieuse initiale est, à sa manière, un condensé de toute la célébration. Dans le geste et le silence, en effet, se trouve manifesté le passage pascal de la mort (position couchée sur le sol) à la vie (la station debout), du silence à la parole d'action de grâce et de l'humiliation de la croix à la gloire de la résurrection ⁸⁵.

83. L'antienne *Crucem tuam* appartient au fond commun des textes liturgiques d'Orient et d'Occident : voir I.-H. DALMAIS, « L'adoration de la croix », *LMD* 45, 1956, p. 76-86 notamment p. 85-86 et A. BAUMSTARK, *Liturgie comparée. Principes et méthodes pour l'étude historique des liturgies chrétiennes*, 1940¹, 3^e éd. revue par Dom B. BOTTE, Éditions de Chevetogne, coll. « Irénikon », 1953, p. 112 ; le Missel prévoit ensuite le Chant des reproches (Impropères) et l'hymne *Crux fidelis* « ou un chant analogue en français ».

84. *Missel romain*, n. 2 et 4, p. 213.

85. Voir la Bénédiction finale, *Missel romain*, p. 227 : « Que ta bénédiction, Seigneur, descende en abondance sur ton peuple qui a célébré la mort de ton Fils dans l'espérance de sa propre résurrection : accorde-lui pardon et réconfort, augmente sa foi, assure son éternelle rédemption. »

D'autre part, cet office, qui ne comporte pas de célébration de l'eucharistie (« l'autel doit être nu, sans croix, ni chandelier, ni nappe »), constitue cependant une fonction liturgique majeure durant laquelle le président revêt la chasuble et l'étole. Elle s'achève par un rite de communion unique dans l'année liturgique, qui relie en inclusion cette célébration à la messe du jeudi soir. L'oraison qui suit en exprime le sens et la portée en faisant mémoire du mystère pascal⁸⁶.

Pour l'adoration de la croix, le *Missel* propose deux formes : la première se fait avec une croix voilée que l'on apporte devant l'autel et que l'on dévoile progressivement, la seconde avec une croix non voilée que l'on apporte au sanctuaire de l'église en faisant trois stations. Si la deuxième forme est une innovation du *Missel romain* de 1970, la première est une reprise du rite traditionnel depuis le Haut Moyen Âge⁸⁷. Mais dans les deux cas, la formule rituelle de présentation de la croix se présente comme une acclamation de la victoire du crucifié :

Voici le bois de la Croix, qui a porté le salut du monde.
(Le peuple) : Venez, adorons⁸⁸ !

Après cette ostension solennelle commence la vénération individuelle qui est réglée de la manière suivante :

on dépose la Croix avec les chandeliers à l'entrée du sanctuaire (ou dans tout autre lieu qui convienne pour la

86. *Missel romain*, p. 227 : « Dieu de puissance et de miséricorde, toi qui nous as renouvelés par la mort et la résurrection de ton Christ, entretiens en nous l'œuvre de ton amour ; que notre communion à ce mystère consacre notre vie à ton service. »

87. Voir *Ordo Hebdomadae Sanctae instauratus*, (1956), n. 14-19, in *Hebdomada Sancta*, vol. I, p. 101-108 ; *Rituel romain* (avant la réforme de 1956) in LE VAVASSEUR, *Manuel de liturgie et cérémonial selon le rite romain*, 10^e éd. revue et augmentée par le R. P. HAEGY, Paris, Gabalda, 1910, t. 2, n. 330-333, p. 95-96 ; la première forme ne diffère que par le processus du dévoilement, voir *Missel romain*, n. 15, p. 222.

88. *Missel romain*, n. 17, p. 222.

vénération). (...) le prêtre, les ministres et les fidèles s'avancent les uns après les autres : ils passent devant la Croix et lui rendent hommage, soit en faisant la gèneflexion devant elle, soit par tel autre signe, par exemple en l'embrassant. (...) ⁸⁹.

En cas d'affluence, le *Missel*, qui exclut expressément la possibilité de multiplier le nombre de croix, prévoit une simple ostension de la croix, mais cette possibilité est présentée comme une solution par défaut, qui doit intégrer la vénération personnelle par une partie de l'assemblée, ce qui insiste sur le caractère personnel de la démarche ⁹⁰.

La célébration actuelle du vendredi saint présente donc une homogénéité de fond avec la journée hiérosolymitaine décrite ci-dessus. Cet office concentre en une seule célébration ce que la liturgie de Jérusalem déployait sur une journée. En effet, les grandes marques de la liturgie hiérosolymitaine se retrouvent toutes dans cette liturgie : liturgie de la Parole manifestant l'accomplissement des Écritures, procession et adoration de la croix, communion eucharistique. Certes, la concentration sur une seule célébration transforme chacun des aspects et l'ensemble de la liturgie. Mais l'essentiel reste la célébration de la totalité du mystère pascal, la mémoire du passage du Christ de la mort à la vie. Parce qu'elle est inséparablement communion à la passion et à la résurrection, cette liturgie constitue une expérience eucharistique fondamentale, dont le rite de communion final manifeste la cohérence et la portée. Il faut souligner ici combien les deux ritualités eucharistiques de ce jour liturgique, celle de la messe du jeudi soir et le rite de communion du vendredi saint, présentent les deux faces classiques de l'Eucharistie, à savoir le sacrifice et le sacrement. Et que ces deux faces sont assumées dans le même acte de mémoire du mystère pascal.

89. *Missel romain*, n. 18, p. 223.

90. *Ibid.*, n. 19, p. 223.

Conclusion

La liturgie du vendredi saint, tant dans sa forme exemplaire, celle de Jérusalem au IV^e siècle, que dans la liturgie actuelle, est donc l'expression d'une compréhension globale du mystère pascal qui ne sépare pas les deux faces de l'unique mystère pascal, la passion et la résurrection. Elle occupe une place singulière à l'intérieur du triduum. Il est erroné de la concevoir comme si elle occupait une position médiane entre la mémoire de la Cène du Seigneur et la nuit pascale. En réalité, il s'agit du premier temps d'une célébration qui se déploie en plusieurs phases, renvoyant chacune à la totalité du mystère pascal. La définition augustinienne du triduum, avec laquelle la réforme de 1956 a voulu renouer, invite, en effet, à considérer un premier moment, qui va de la messe du jeudi saint à la fin de la célébration de la passion, dans l'après-midi du vendredi saint, et qui célèbre le mystère pascal à partir de la mémoire de la croix salvatrice : le crucifié a vaincu la mort et la croix est devenue le signe de notre victoire. Un deuxième moment va de la nuit pascale aux vêpres du dimanche de Pâques et célèbre le mystère pascal à partir de la mémoire de la résurrection qui est le gage de notre résurrection parce que, dans la liturgie, nous avons suivi le Christ jusque dans sa mort :

Vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui en pleine gloire (Col 3, 3-4, 2^e lecture du jour de Pâques).

Entre les deux, le samedi saint occupe une place médiane décisive, puisque le silence et le vide liturgique créent un espace-temps permettant au fidèle d'intégrer ce grand passage et d'en accueillir la puissance et le rythme :

Le Samedi saint, l'Église demeure auprès du tombeau de son Seigneur. Elle médite la passion et la mort du Christ. Elle s'abstient de célébrer le sacrifice de la messe :

la table de l'autel reste nue jusqu'à la Veillée pascale, cette attente nocturne de la résurrection. Alors éclatera la joie de Pâques, joie qui débordera en cinquante jours de fête ⁹¹.

Une conception unifiée du triduum permet donc de penser chaque célébration dans son rapport aux autres et de percevoir l'intelligence de la liturgie qui s'y exprime. C'est une dynamique que l'on peut désigner par un néologisme dont l'allure quelque peu pléonastique a l'intérêt de souligner la visée : chaque célébration du triduum célèbre « l'unitotalité » du mystère pascal ⁹².

F. Patrick PRÉTOT

Résumé

Avec l'eucharistie dominicale, la célébration annuelle du triduum est un lieu spécifique de l'actualisation du mystère pascal dans la liturgie. La restauration de 1956 a remodelé un itinéraire, dont la nuit pascale est le sommet, et la notion de mystère pascal la clé de compréhension. Dans un monde qui valorise l'aspect festif de la liturgie, le risque serait de concevoir le triduum comme présentant un moment négatif (vendredi saint) entre deux célébrations joyeuses (jeudi saint et vigile pascale). La pratique exemplaire de l'Église de Jérusalem au IV^e siècle permet de penser le vendredi saint comme un jour liturgique unifié, commençant avec la messe de la Cène et s'achevant par l'office de l'après-midi. Ce premier moment célèbre la totalité du mystère pascal (mort et résurrection) considérée à partir de la

91. *Missel romain*, p. 228.

92. Nous reprenons ici à notre compte une idée exprimée par le P. Gy dans un cours à l'Institut supérieur de Liturgie.

croix salvatrice : la médiation eucharistique y est donc essentielle. Cette approche permet de concevoir le deuxième moment (nuit pascale et jour de Pâques) comme la célébration du même et unique mystère pascal, mais en partant de la résurrection, le samedi saint occupant une place médiane décisive pour l'appropriation de la puissance et du rythme du mystère pascal.